LE PIONNIER DU VERCORS

REVUE TRIMESTRIELLE
DE L'ASSOCIATION NATIONALE
DES PIONNIERS ET COMBATTANTS
VOLONTAIRES DU VERCORS

SUPPLÉMENT AU N° 71 - NOUVELLE SÉRIE - JUIN 1990 - TRIMESTRIEL

LA RÉSISTANCE DU VERCORS

par le général Alain Le Ray

ancien chef militaire du Vercors

« La différence entre un Combattant et un Combattant Volontaire, c'est que le Combattant Volontaire ne se démobilise jamais. »

Maréchal Kœnig.

COMITÉ DE RÉDACTION

Le Président National
Le Directeur de la Publication
Anthelme Croibier-Muscat
Lucien Daspres

Photo de couverture :

Entrée des « Petits Goulets » l'un des accès au Vercors. A cet endroit, en 1943 et 1944, le car Perriat s'est souvent arrêté pour prendre en charge les « réfractaires » qui montaient sur le plateau.

(Photo P. Jansen)

Créée en octobre 1944 par Eugène Chavant dit « Clément », l'Association Nationale des Pionniers et Combattants Volontaires du Vercors a souvent précisé ses buts.

Elle a rappelé récemment, dans sa revue trimestrielle [1] l'un de ceux-ci, essentiel :

Observer les dates qui marquent le mieux l'histoire de la Résistance, afin de laisser de façon concrète, impérissable la trace de ce que fut l'ensemble du Vercors pour servir la Liberté reconquise, la Fraternité des hommes.

Quarante-cinq ans après les combats, l'Association poursuit sa tâche et fait en sorte de rester présente par son œuvre dans l'esprit des générations futures afin qu'elles en tirent réflexion, conclusion et projet.

Cette brochure, rédigée par celui qui fut le premier chef militaire du Vercors, le général Alain Le Ray, est destinée à tous ceux qui ne connaissent pas encore le Vercors et plus particulièrement aux jeunes, afin qu'ils prennent conscience du combat qui leur a assuré la Liberté dont ils peuvent jouir à présent.

P. Jansen,
Secrétaire national (par intérim)
de l'A.N.P.C.V.V. - mai 1990.

(1) « Le Pionnier du Vercors » n° 68, septembre 1989.

Supplément à la revue trimestrielle de l'Association Nationale des Pionniers et Combattants Volontaires du Vercors

Reconnue d'utilité publique
par décret du 19 juillet 1952
(J.O. du 29-7-1952, page 7 695)

Siège social : Vassieux-en-Vercors
Siège administratif :
26, rue Claude-Genin - 38100 Grenoble
Tél. 76 54 44 95-C.C.P. Grenoble 919-78 J

Eugène CHAVANT dit CLÉMENT
1894-1969
Chef Civil du Maquis du Vercors
Compagnon de la Libération
PRÉSIDENT-FONDATEUR

Présidents d'honneur : M. le Préfet de l'Isère
M. le Préfet de la Drôme
Général d'Armée : Marcel Descour (C.R.)
Général de Corps d'Armée : Alain Le Ray (C.R.)
Général de Corps d'Armée :
Roland Costa de Beauregard (C.R.)
Eugène Samuel (Jacques) †
Le Chef de Corps du 6e B.C.A.

Vice-Président d'honneur : Paul Brisac

Présidents nationaux honoraires : Abel Demeure
Georges Ravinet
Président national : Colonel Louis Bouchier

Directeur de la publication : Paul Jansen

Les articles parus dans ce bulletin sont la propriété du « PIONNIER DU VERCORS » et ne peuvent être reproduits sans autorisation.

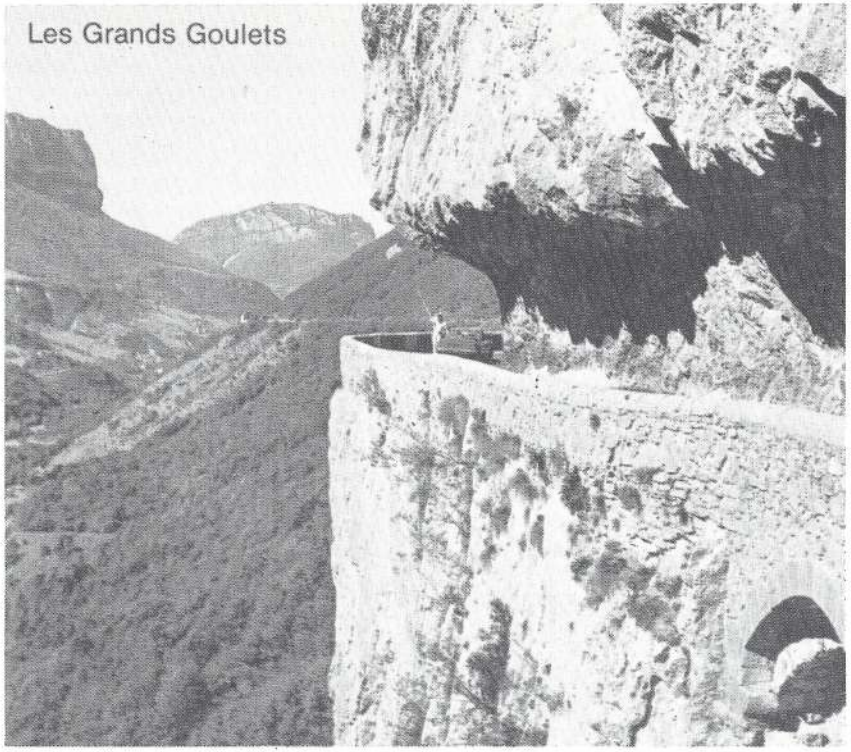
LA RÉSISTANCE DU VERCORS

par le général Alain Le Ray

ancien chef militaire du Vercors

PARMI les épisodes les plus marquants et les plus symboliques de la lutte clandestine armée en France occupée, le Vercors tient une place de tout premier plan. Le seul nom de Vercors provoque, même chez nos compatriotes les moins soucieux d'Histoire, un réflexe de gravité. Un mythe du Vercors s'est forgé au fil des temps dont l'origine réside peut-être déjà dans l'austérité naturelle de ce massif vertical qui surplombe les vallées du Drac et de l'Isère, et qui, dès la fin de 1943, apparaissait à l'ennemi comme une menace sur Grenoble. Les Dauphinois ressentaient eux aussi plus ou moins vaguement ce que cette domination pourrait signifier dans un avenir proche. Nul n'ignorait qu'un peuple de réfractaires au S.T.O. [1] s'était réfugié là-haut et qu'on les y préparait au combat. Au reste les imaginations, même ennemies, étaient promptes à multiplier l'importance des forces réunies dans ces forêts.

Et puis, ces deux syllabes à l'harmonieuse sonorité ne contribuent-elles pas au sortilège ? L'auteur du « Silence de la Mer » ne les avait-il pas adoptées pour son propre pseudonyme ? Enfin, le défi lancé en juin 1944, l'oriflamme sur Saint-Nizier, proclamant la République libre du Vercors, le siège des murailles calcaires par une grande unité allemande, les parachutages alliés en plein jour, enfin la bataille déferlant à travers ces paysages tourmentés et tragiques, les combats parfois corps à corps jusqu'au coup de grâce couronné sinistrement par les massacres de la population



civile, voilà tout ce qui a fourni l'étoffe d'une sorte d'épopée propre à exalter les esprits, et à servir de contrepartie à tant d'humiliations.

Et pourtant, en regard d'une célébration qui dure depuis quarante-quatre ans, que de critiques et de condamnations !

D'un côté, Henri Noguères dans le tome V de son « Histoire de la Résistance » prononce un réquisitoire impitoyable envers les choix qui ont conduit à cette bataille.

Aux antipodes de cette sévérité, le « Guide bleu du Dauphiné », qui s'adresse aux générations de visiteurs venus de tous les pays du monde, élève cette même bataille au rang « d'épisode le plus glorieux de la Résistance française ».

Je ne sais si je parviendrai à lever cette contradiction mais je vais m'y efforcer avec conviction.

Rappelons d'abord les faits majeurs qui jalonnent les chemins de la guerre mondiale à ses débuts.

D'abord, la bataille aérienne qui, d'août à octobre 1940, fit rage dans le ciel d'Angleterre, a été gagnée.

(1) S.T.O. : Service du Travail Obligatoire institué par les Allemands en février 1943.

Dernier bastion de l'Europe occidentale, la Grande-Bretagne échappe à l'invasion hitlérienne. La France, militairement écrasée, a demandé l'armistice, et son territoire est aux trois quarts occupé. Au sud et à l'est d'une ligne de démarcation en forme de courbe survit l'illusoire zone libre de Vichy.

Mais l'année 1941 va faire exploser l'Histoire.

- 22 juin : la Wehrmacht lance ses forces blindées et aériennes contre la Russie soviétique.
- 7 décembre : c'est Pearl Harbor et l'entrée de l'Amérique dans la guerre.

Désormais le Monde est embrasé. La bataille est sur tous les continents et tous les océans.
Pour les Anglo-Saxons dans le Pacifique, c'est d'abord le désastre qui va durer jusqu'en juin 1942, date des victoires de la Mer de Corail et de Midway.
Pour les Soviétiques, tout a commencé par cinq mois de retraite et de pertes massives. Mais le 6 décembre, Staline déclenche son offensive d'hiver.
L'Armée Rouge dégage Moscou et Léningrad.

Partout l'espoir renaît

La Wehrmacht bat en retraite en désordre. Les bombardements alliés sur l'Allemagne se multiplient.
Mais en juillet 1942, les forces hitlériennes se sont ressaisies. La Wehrmacht repart à l'assaut du Donetz à la Volga et au Caucase.
La bataille de l'Atlantique éprouve tragiquement les flottes alliées.
Staline adjure Roosevelt de déclencher un second front.
Un long silence et, le 11 novembre, voilà la réponse. C'est le coup de tonnerre.
Le débarquement allié en Afrique du Nord et, en France, l'occupation militaire de la zone sud provoquent un bouleversement général et d'abord dans les esprits.
Grenoble qui, jusqu'ici, a vécu dans une relative quiétude est livrée, comme toute la zone alpine, à l'occupation italienne. Dans les heures qui suivent la rupture de l'armistice, rien ne se passe. L'inquiétude est silencieuse. Mais une question angoissante se pose : « Que va faire l'Armée ? ».

A la tête de l'importante garnison de la ville on trouve alors un patriote traditionaliste, le général André Laffargue, pour qui la référence souveraine est le Règlement de Discipline Générale. Soucieux d'échapper au piège d'un investissement par surprise, il donne l'ordre aux chefs de corps de s'établir sur les hauteurs dominant la ville, avec armes, munitions, vivres et bagages. On accepte l'idée d'un baroud d'honneur et on s'y prépare de pied ferme. Mais l'Italien sait bien que cette attitude ne peut être tenue au-delà de quarante-huit heures et que Vichy désapprouve l'initiative de son subordonné. Le général di Castiglione garde l'arme au pied, à distance respectueuse. Et le ministre de la Défense de Vichy enjoint au général Laffargue de procéder à la démobilisation de ses troupes. Cette opération va s'accomplir sur place non sans dignité. Un petit stock d'armement pourra être soustrait par certains cadres d'ores et déjà acquis à la dissidence.
Et voici que, du jour au lendemain, de très nombreux engagés de l'Armée d'Armistice, en particulier des Alsaciens et des Lorrains, interdits de retour dans leurs foyers, vont se trouver sans logis ni ressources, donc disponibles. Avec quelques-uns de leurs cadres, ils vont se regrouper et constituer les premiers camps d'appartenance militaire qui ne tarderont pas à prendre le chemin des Préalpes forestières et bientôt du Vercors.
Pendant la même période, le mouvement dauphinois « Franc-Tireur » consolidait sa structure et s'apprêtait à recueillir les jeunes gens qui se refuseraient au travail en Allemagne. Franc-Tireur disposait déjà en Vercors d'un réseau activiste solidement implanté, et d'excellentes possibilités d'abriter en sûreté et de prendre en charge

Le monument d'Ambel, premier maquis du Vercors

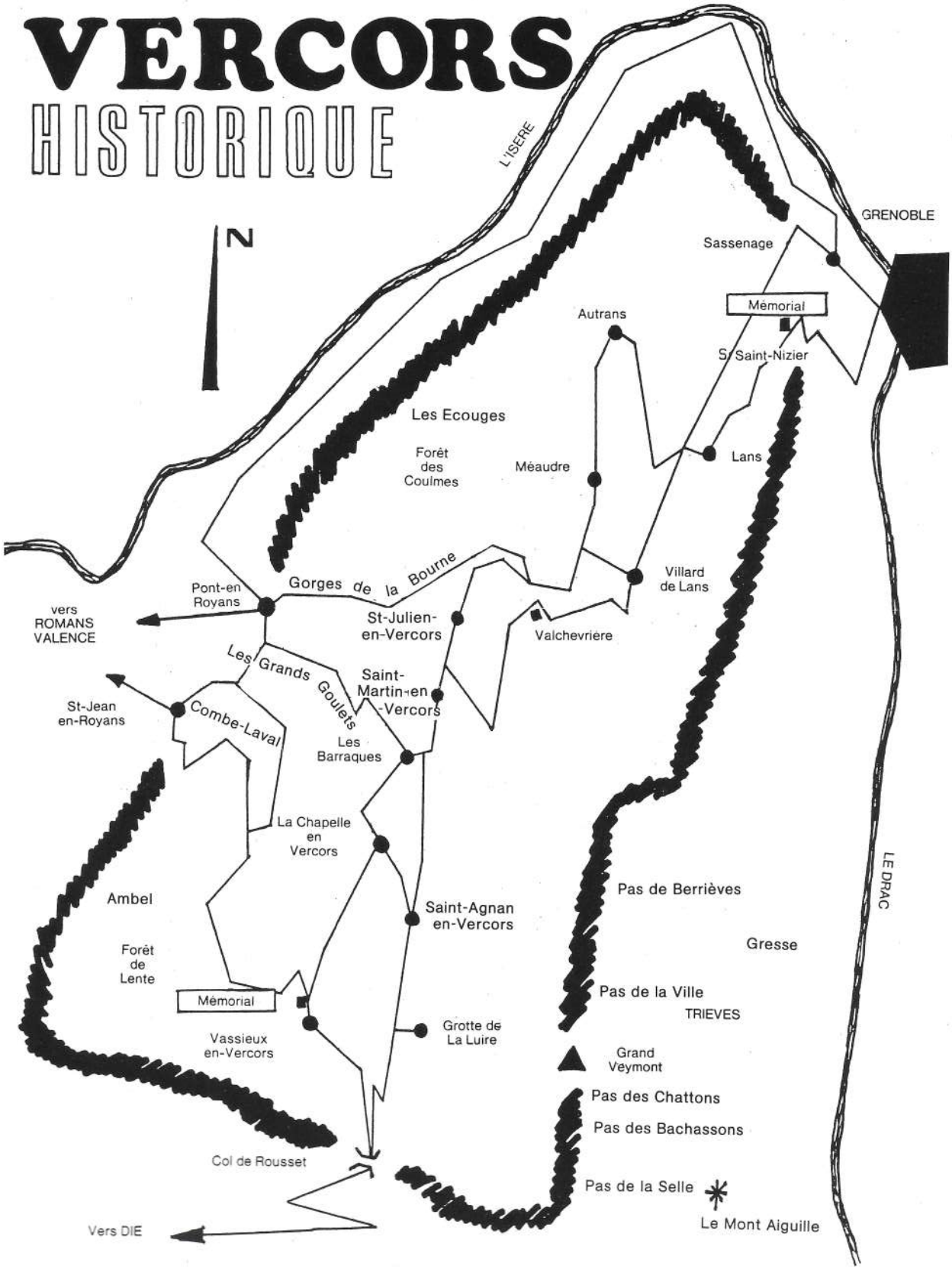
— tout au moins dans un premier temps — une ou deux centaines de réfractaires.
C'est ainsi qu'est implanté en Vercors, à la ferme d'Ambel, dès décembre 1942, le premier camp, qui fut peut-être le premier maquis de France.
Franc-Tireur est, avec Combat et Libération, l'un des trois mouvements actifs en 1942 en zone sud, qui constitueront bientôt les Mouvements Unis de Résistance, les M.U.R., avec leurs émanations militantes : l'Armée Secrète, les Groupes Francs, Résistance-Fer et le Noyautage des Administrations Publiques (N.A.P.).
De son côté, le Front National, en novembre 1942, donnera le jour aux F.T.P.F. [1].

Dès l'hiver 42-43, les F.T. dauphinois ont le Vercors pour zone forte. A leur tête, on trouve un personnage étonnant, Aimé Pupin, aubergiste, entreprenant, astucieux, autoritaire et sachant se faire entendre.
Sur le plateau, il a pour adjoint le docteur Samuel (Jacques), médecin, juif d'origine roumaine, replié avec sa femme, pharmacienne à Villard-de-Lans. L'homme est sûr, solide, discret et efficace. A Grenoble enfin, la personnalité F.T. la plus forte est Eugène Chavant, maire révoqué de Saint-Martin-d'Hères, ancien combattant de la Grande Guerre, médaillé militaire. Socialiste convaincu, Chavant est exempt de tout sectarisme. Son autorité et la sûreté de son jugement portent au respect.
Dans le même temps s'est constitué sur l'initiative d'un inspecteur des sites, homme de haute culture et alpiniste de renom, Pierre Dalloz, un petit groupe résolu à consacrer son attention et ses recherches en Vercors.
Il s'agit d'évaluer les ressources que pourrait offrir ce haut plateau de 170 000 hectares, dans la perspective d'une offensive alliée sur la façade méditerranéenne.
En janvier 1943, Dalloz s'ouvre de ses premières déductions à Yves Farge, journaliste du « Progrès » de Lyon, d'ores et déjà engagé jusqu'au cou dans l'action clandestine.
Dans les quarante-huit heures, Farge court s'entretenir avec Max. Max, c'est le préfet Jean Moulin, délégué à pleins pouvoirs du général de Gaullle en France occupée.
Max, emballé, prescrit de creuser l'idée première et de constituer immédiatement une équipe qu'il promet d'appuyer : « c'est Vidal, précise-t-il, qui prendra l'affaire en main ». Vidal, c'est le général Delestraint, délégué militaire national du général de Gaulle.
Le 10 février, le rendez-vous a lieu à Bourg-en-Bresse. Le général Delestraint est un homme de 64 ans, d'allure vive, brûlé d'une flamme patriotique ardente. Il s'est mis spontanément sous les ordres du général de Gaulle beaucoup moins ancien que lui, ce qui, chez les professionnels, représente beaucoup d'abnégation. Et il a plongé dans la plus dangereuse des clandestinités sans le moindre souci de sa sauvegarde. Dans le bureau d'assurances où se retrouvent ces hommes, le général va droit au but : « — Je dois aller à Londres à la prochaine lune. J'emporterai votre ébauche. Mais d'abord, quel est le mouvement majoritaire en Vercors ? » « — F.T., mon général. » « — Bon, faites-leur confiance et embarquez-les derrière vous. Mais votre projet restera militaire. On l'appellera « Plan Montagnards ». Farge assurera la liaison avec Max. Constituez une équipe et mettez-vous au travail. »
Cette première équipe est vite mise sur pied. Elle est formée d'amis. Il y a l'ancien commandant de l'Ecole de Haute Montagne, le commandant Marcel Pourchier, le lieutenant Costa de Beauregard et moi-même, récemment évadé de Colditz et impatient d'entrer en action. Avec Pierre Dalloz et Yves Farge, ce groupe va devenir d'emblée le premier « Comité de combat du Vercors ». Les F.T. n'ont pas encore de représentant dans cet organisme fondateur. Mais la liaison effective est assurée à la tête, et surtout au sein du « Bureau logistique et financement » qui prépare la prise en charge des camps.
Je suis titulaire quant à moi de ce que, dans un état-major classique, on appellerait le 3e Bureau et avant tout de l'établissement du « plan d'utilisation militaire du Vercors ». L'affaire est d'autant plus sérieuse qu'un soir de fin février, l'émission de 20 h 45 de la B.B.C. lance le message à peine croyable : « Les Montagnards doivent continuer à gravir les cimes. »
Avec ce message l'aventure commence.
Ce plan, qui est à l'origine de tout ce qui devait conduire à la bataille du Vercors et qui se situe au cœur des polémiques qui se sont affrontées depuis lors, quels en étaient l'esprit et les grandes lignes ?
L'inspiration en est venue d'abord de l'examen géographique du massif.
Passons sur l'image pittoresque du Vercors, qui vous est familière, pour nous pencher sur les traits exceptionnels qui avaient frappé nos imaginations.
D'abord la réunion de deux dominantes :
- d'une part la surface étendue de ce haut plateau ;
- et d'autre part le fait qu'il est supporté à l'est et au sud par une suite continue de falaises et d'escarpements de quelque mille mètres de dénivellée moyenne, à l'ouest et au nord par des pentes rocheuses, boisées, abruptes et inextricables, sur des hauteurs à peine moindres.

Se surajoutant à ces données majeures, on notait que l'accès au cœur du plateau n'était praticable à des véhicules de combat que par cinq trouées très fragiles. Seul, il est vrai, le glacis de Saint-Nizier ouvrait une porte commode vers la plaine de Lans.
Le plateau lui-même offrait à la dispersion les immensités forestières de Lente, de Saint-Agnan et d'Autrans, et à d'éventuels parachutages les vastes clairières de Lans, de Vassieux, ainsi que beaucoup d'autres moins spacieuses comme l'alpage d'Arbounouze.

(1) F.T.P.F. : Francs-Tireurs et Partisans Français.

VERCORS HISTORIQUE



Enfin, les ressources agricoles du plateau permettaient d'escompter une contribution locale importante à l'alimentation d'effectifs limités.
Deux graves handicaps par contre :
- la rareté des points d'eau et leur mention sur les cartes courantes ;
- l'importance des villages et d'une population qui, en cas d'utilisation militaire du plateau, serait inévitablement compromise.

De cet examen nous avions conclu que le Vercors pourrait, dans l'hypothèse d'une offensive alliée contre la façade méditerranéenne, jouer le rôle d'une tête de pont en profondeur et accueillir des forces aéroportées destinées à sectionner les lignes de communication ennemies dans les vallées du Rhône, de l'Isère, ainsi que dans le sillon alpin, par Aix, Sisteron et Grenoble.
Les forces du maquis auraient pour mission de protéger les débarquements le temps qu'il faudrait aux unités pour se regrouper et se recueillir avant de se lancer sur leurs objectifs extérieurs.
Le délai garanti pour cette protection serait au minimum de quarante-huit heures.
En dehors de cette hypothèse, la mission à donner au Vercors serait d'entraîner les unités formées au départ des trentaines des camps, et de les préparer à toutes interventions extérieures, notamment sur les grands axes mentionnés tout à l'heure.
Tel était le squelette du Plan Montagnards.

Au début d'avril, le général Delestraint-Vidal, le délégué militaire national, nous réunit aux Côtes de Sassenage.
Dalloz et moi-même exposons le plan d'ensemble. Il l'approuve. Le lendemain il est sur le terrain ; puis il nous quitte, emportant notre dossier. Nous ne le reverrons plus.
Entre temps, l'organisation du Vercors a été fondée par un rapprochement entre le comité de combat et l'équipe dirigeante des F.T. du plateau avec Pupin (Mathieu).
Les F.T. ont besoin d'aide et d'encadrement. Notre comité de combat a besoin d'hommes. Jusqu'à présent ce dernier fonctionnait comme un E.-M. [1] de planning. Désormais la coopération s'accomplit sur le terrain. Aide financière, apport de jeunes cadres, appui fourni par E.D.F. et les Eaux et Forêts, équipements et bientôt l'armement. Hélas le 26 mai, un coup de main mal monté, à Mens, entraîne un démantèlement de l'assise initiale.
Les Italiens, qui ont réussi l'opération, l'exploitent habilement. Pupin et quelques autres sont arrêtés ; et l'O.V.R.A., en souplesse, développe ses découvertes. Farge et Dalloz, brûlés, doivent prendre le large. Dalloz deviendra, à Londres et à Alger, le pèlerin infatigable plaidant la cause du Vercors. Farge, qui m'a passé consignes et trésor de guerre, rejoint Paris.
Le général Delestraint me fait adresser le message suivant : « Je vous habilite à poursuivre le plan initial. Je vous recommande de faire prendre à l'organisation le minimum de risques. »
De l'équipe dirigeante initiale, il ne reste que le docteur Samuel, Costa de Beauregard et moi-même.
Le nouveau patron militaire que je suis cherche à renouer au plus vite avec ce qui reste de Francs-Tireurs. L'homme de tête en était Pupin. Heureusement, son second, le docteur Samuel, est à son poste. Modeste et discret, il n'a pas été découvert par l'O.V.R.A. Mais à Lyon, les dirigeants de Franc-Tireur estiment qu'il faut dans l'Isère et en Vercors un chef d'envergure. Ils tiennent Eugène Chavant, ancien maire S.F.I.O. [2] de Saint-Martin-d'Hères, médaillé militaire de 14-18, pour l'homme qu'ils cherchent. Informé de cette situation, je me mets en quête de Chavant qui, au courant de ce qui se passe en Vercors, en fait autant à mon sujet. La conjonction a lieu enfin ; et nous nous accordons trois jours pour mettre sur pied le deuxième Comité de combat. Il y aura du côté civil : Chavant et Samuel, du côté militaire Le Ray et Costa de Beauregard. Un peu plus tard, nous recrutons Jean Prévost, jeune écrivain en pleine ascension, homme d'ardente imagination, avide d'action. Il sera le catalyseur idéal entre les militaires et les F.T.
Mais c'est alors que se produisent deux drames majeurs : le 9 juin, Vidal est arrêté à la station « La Muette » et le 21, Jean Moulin tombe dans le guet-apens de Caluire. Ces arrestations, qui furent pour la Résistance intérieure, une catastrophe, eurent en Vercors des conséquences particulièrement désastreuses. Ces deux chefs étaient le lien direct et unique entre les responsables du Plan Montagnards et Londres, puis Alger. Par bonheur, Yves Farge vient d'être président du Comité d'action contre la déportation. Il sera jusqu'à nouvel ordre notre caution auprès du C.N.R. (Comité national de la Résistance fondé le 27 mai 1943), et nous fournira l'aide indispensable jusqu'à clarification de notre place dans l'organigramme de la Résistance intérieure.
En attendant, sur le terrain, nous nous répartissons les tâches.
Pour Chavant, chef civil : constitution d'un appareil de direction agissant sur les communes et les administrations publiques ; liaisons avec les mouvements de Résistance, conduite de la branche civile de l'intendance et du renseignement.
Pour moi-même : direction militaire, c'est-à-dire poursuite du planning « Montagnards », incorporation des volontaires, resserrement des structures, encadrement, répartition des stationnements, armement, instruction, recherche du renseignement, liaison avec Lyon et Paris, secteur militaire du financement et de l'intendance ; et, peu à peu, préparation à l'entrée en action des unités. Mais ici nous sommes, en cette fin d'année 1943, bien loin de la condition opérationnelle.
Il faut d'abord transformer les camps sédentaires liés aux communes en

(1) E.M. : Etat-Major.
(2) S.F.I.O. : Section Française de l'Internationale Ouvrière (Parti socialiste).

unités régulières, les trentaines et les arracher à la tutelle locale. Ces trentaines seront mobiles ; ce qui, l'hiver, ne manquera pas de rudesse.
Les Italiens feront deux incursions sans dégâts et avec le mérite de susciter chez nous l'obsession de l'alerte.
En novembre 1943, il existe en Vercors douze camps temporaires, plus trois maquis ne dépendant pas de l'Organisation : un camp « Combat » sur le plateau Saint-Ange, le camp de Malleval créé par le 6e B.C.A. et un petit groupe sous l'égide de l'abbé Pierre Grouès (l'abbé Pierre) sur le plateau de Sornin.
Nous allons passer les mois qui suivent à resserrer notre entente, la qualité des liaisons et de la discipline, à perfectionner l'encadrement, l'équipement et l'entraînement. On jette enfin les bases d'une mobilisation reposant sur les trentaines des communes, de structure homologue de celle des trentaines des camps.
Au-dessus et en dehors de nous, la Résistance nationale se structure. Les M.U.R., fusionnés en mars 1943, ont cimenté leur union. Au niveau régional, A.S. (1) et O.R.A. (2) se sont associées ; et le Front National s'apprête à le faire. Il existe un Commandement militaire régional effectif, avec pour chef Chambonnet (Didier).
Le Vercors, fréquemment visité et inspecté par des missions françaises et alliées, s'apprête à être régulièrement intégré dans le dispositif de la région Rhône-Alpes.
Et le témoignage de l'intérêt porté au Vercors est donné à la lune du 13 novembre. Ce premier et vaste parachutage d'Arbounouze permettra d'armer (hélas légèrement) quelque trois cents hommes.
Mais le message a filtré. Et, sur le terrain, dans la confusion nocturne, une forte équipe, étrangère au Vercors, est venue s'approvisionner pour son compte.
Quelques jours plus tard, une réunion au sommet est tenue dans la banlieue de Lyon. Elle réunit, le délégué militaire pour la zone sud, Louis Mangin, le délégué militaire régional Bourgès-Maunoury, le chef d'E.M. de R. 1 (3) Bayard-Descour et d'autres personnalités majeures.

D'entrée de jeu, Bayard met en cause le Vercors : « On regrette que le premier grand parachutage en faveur de R. 1 ait donné lieu à une réception défectueuse. »
Excédé depuis pas mal de temps par un travail épuisant, mes fréquents et aventureux voyages à Paris, l'inquisition soupçonneuse d'émissaires mal identifiables, je saisis la balle au bond : « C'est ma démission que vous voulez la voici. » « Démission acceptée » riposte Descour.
Je n'ai conservé aucune amertume de cet incident. La situation exigeait qu'on ne s'embarrasse pas de questions de personnes. L'intérim sera assuré par Geyer (Thivollet) ; et, à la fin de mai, le chef d'escadron François Huet sera nommé chef militaire du Vercors.
Quant à moi, je serai rappelé trois mois plus tard pour commander l'Isère.

*
* *

Dès le début de 1944, le Vercors va connaître une activité militaire croissante :
- une embuscade des maquisards, au pont de la Goule Noire, entraînera une rétorsion allemande sauvage. Le 22 janvier, un sous-groupement opérationnel s'engage dans la Vernaison et force son chemin par les Barraques, jusqu'à La Chapelle. Des maisons sont incendiées, des otages sont fusillés.
- Le 29 janvier, un assaut allemand sur Malleval entraîne l'anéantissement de la section Eysseric tout entière (une trentaine d'hommes).
- Le 3 février, la Wehrmacht attaque à Esparron ; mais elle ne réussit pas le bouclage de la position ; et le groupe s'échappe par miracle.
- Le 9 mars, un accrochage à Pont-en-Royans tourne mal. Les prisonniers sont torturés et fusillés.
- Le 18 mars, le P.C. avancé de Descour à la Matrassière (Saint-Julien-en-Vercors) est attaqué et détruit.
- Le 26 mars, un commando du groupe Vallier prend à partie une unité allemande à Saint-Nizier. Deux de ses meilleurs hommes sont tués.

En avril, la Milice avec d'Agostini monte à Vassieux et se livre à de très graves exactions.
Enfin, au cours de même période, les missions alliées se succèdent au Vercors : Union, Eucalyptus, Jedburgh (O.S.S.). On voit aussi à Saint-Martin Faisceau, le commandant H. Zeller, coordinateur militaire des deux régions R. 1 et R. 2 ; le major Roger (Francis Cammaerts) coordinateur délégué par S.O.E. Yves Farge, commissaire de la République désigné, va lui aussi, monter sur le plateau.
En mai, Chavant, inquiet sur le devenir de son petit peuple en alerte, obtenait une mission sur Alger. Parti en vedette rapide le 30 mai, il rencontrait, là-bas, plusieurs personnalités influentes, et était reçu au S.P.O.C. (Special Operations Center) par le colonel Constants, représentant français. Cet officier a été jusqu'ici la tête de ligne des échanges radio avec le Vercors. Il renouvelle chaudement encouragements et promesses. Il est même question de quatre mille parachutistes.
Puis Chavant va se rendre au secrétariat du Comité d'action dont il sort muni d'un document capital dont voici le texte :

774 SGC Alger, le 30 mai 1944

Décision

Les directives données en 1943 par Vidal pour l'organisation du Vercors demeurent valables. Leur exécution sera poursuivie dans le cadre de la hiérarchie régionale et départementale sous la conduite du D.M. R. 1, en liaison avec la mission Maquis et la base d'Alger.

Signé : pour le général de Gaulle, le secrétaire général du Comité d'action : Jacques Soustelle.

(1) A.S. : Armée Secrète.
(2) O.R.A. : Organisation de Résistance de l'Armée.
(3) R. 1 : Région n° 1 (Rhône-Alpes).

La liaison téléphonique avec Alger va désormais confirmer presque quotidiennement le commandement du Vercors dans la poursuite de ses préparatifs.
Enfin, l'équipe du capitaine « Paquebot » va venir d'Alger pour aménager à Vassieux un terrain pour permettre l'atterrissage de Dakotas.
Forts de ces témoignages, ***c'est donc avec un véritable soulagement que nos camarades vont accueillir la nouvelle du débarquement nord.***
Pour le Vercors, le message qui sonne la montée au créneau s'intitule ***« Le chamois des Alpes bondit. »***

La bataille

Bayard-Descour, présent sur le plateau, à la maison forestière des Pourrets près de Saint-Agnan, interprète les messages du 5 juin comme des ordres d'engagement total. Et le Vercors décrète la mobilisation.
Le dispositif préopérationnel est déployé.
Un oriflamme géant aux trois couleurs est hissé au-dessus de Saint-Nizier.
Le général allemand Pflaum, qui commande la 157e réserve division, ne restera pas inerte devant un tel défi.
Le 12 juin, il lance une reconnaissance offensive de trois compagnies sur la zone fragile que constitue le seuil de Saint-Nizier. Les compagnies de Jean Prévost et de Brisac tiennent bon pendant quatre heures ; et une contre-attaque héroïque de Chabal décourage l'ennemi qui se replie sur Grenoble.
Mais le 15 juin, l'entreprise allemande, conduite cette fois par un bataillon très manœuvrier, dans un terrain qui se prête à l'infiltration sera plus puissante. Du côté français, trois petites compagnies équipées d'armes légères sont au combat. Nos chasseurs résisteront avec courage et sens de la manœuvre malgré leur trop courte instruction. Mais ils sont débordés et les pertes sont lourdes.
Au soir, Huet donne l'ordre de repli ; et l'ennemi s'installe à Saint-Nizier où il va s'incruster.
Dès lors, le dispositif français change de physionomie. Huet cède la plaine de Lans et Villard-de-Lans que l'ennemi n'occupera pas avant juillet. Costa de Beauregard, chef de la zone nord se maintient dans les bois à l'ouest de la route Sassenage-Villard-de-Lans.

*
* *

Un long répit succède à ce premier acte. Pflaum doit faire face à la guérilla qui sévit dans la Drôme et dans l'Isère. Les encouragements venus d'Alger et de Londres se font toujours aussi persuasifs. Des parachutages géants viennent nourrir un optimisme que l'échec de Saint-Nizier n'a pas foncièrement entamé. L'apogée de cette période préliminaire va être le 14 juillet. Je suis monté, ce jour-là, à bicyclette avec deux autres chefs de la Résistance dauphinoise. Nous avons quitté un Grenoble infesté de troupes et de polices ennemies, littéralement irrespirable. Et nous mettons pied à terre par un matin radieux dans un Saint-Martin en liesse. Nous sommes abasourdis devant ce déploiement de patriotisme enthousiaste peint sur les visages.
Et voilà que, vers 9 heures, un lourd vrombissement envahit le ciel. Soixante-douze B 26 [1], par vagues de cinq, déversent sur Vassieux huit cent soixante containers accrochés à leurs parachutes tricolores. Au sol c'est une clameur de joie. Nous apprendrons plus tard que dans l'appareil leader se trouvait le propre chef d'état-major de Kœnig, Henri Ziegler, dit colonel Vernon.
Mais, que vient faire ce petit chasseur gris derrière la dernière formation ? C'est un Focke-Wulf [2] qui passe au ras du terrain et mitraille tout ce qui bouge. Il va être suivi sans interruption par d'autres appareils qui ratisseront les clairières jusqu'à la nuit. Au soir, des bombardiers Heinkel attaqueront Vassieux et La Chapelle.
Pour le général Pflaum, le 14 juillet aura été la provocation ultime. Il précipite la concentration de ses forces tout autour du plateau.
Le 15, mes deux amis et moi retraversons les lignes à Saint-Nizier même où l'ennemi est en dispositif de combat. Pflaum a fixé le jour de son attaque au 21 juillet.
Dans la nuit du 20 au 21, deux messages partent vers Alger. L'un d'eux sonne l'alarme : « Si vous voulez sauver le Vercors, agissez vite. »

*
* *

A la veille de la phase décisive de la bataille, quelles sont les forces en présence ?
Du côté français, quelque quatre mille hommes répartis en dix compagnies de combat, un groupe d'escadrons, une compagnie de Génie, une compagnie de Pionniers et diverses sections sanitaires et logistiques. L'équipement consiste en armes légères, plus quelques bazookas, quelques mitrailleuses, mais pas de mortiers, ni bien sûr d'artillerie.
Du côté allemand, la 157e I.R.D. engage au départ quatre bataillons de montagne, trois bataillons de « supplétifs de l'est » [3], deux batteries d'artillerie, plus quelques formations auxiliaires. Au total, environ quinze mille hommes, lorsque au cours de la bataille un groupement S.S. d'Assaut aura fait son apparition. Cette puissante force opérationnelle est appuyée par une excellente artillerie et une aviation tactique légère.
La bataille va durer cinq heures dont je vais tenter de résumer les grandes lignes.
L'initiative appartient au général Pflaum qui a fractionné ses forces en deux Kampfgruppen. L'un, le groupe Seeger au nord engage l'attaque sur l'axe général Saint-Nizier-Corrençon-Saint-Agnan. L'autre, le groupement Schwehr, a pour mission de faire tomber le rempart oriental.
Le coup de grâce sera porté par une intervention décisive au centre.
Le 21 juillet, à 7 heures, Seeger débouche de Saint-Nizier avec deux mille hommes. Il pleut. La progression

(1) B 26 : forteresses volantes.
(2) Focke-Wulf : chasseur allemand.
(3) Öst-Legionär.

allemande ne rencontre aucun obstacle dans la plaine de Lans. Villard-de-Lans qui, afin d'éviter les représailles n'est pas défendu, est atteint à 11 heures. A midi, l'avant-garde allemande occupe Corrençon. Un sous-groupement que Seeger a détaché à l'ouest en direction de la Croix Perrin, a été accroché par les maquisards de Dufau (1er—6e B.C.A.). Il s'infiltre maintenant à travers la forêt. A l'est, à l'heure même où le groupement Seeger se mettait en marche, les patrouilles avancées du groupement alpin Schwehr, parties avant l'aube de Saint-Michel-les-Portes et de Chichilianne, atteignent le pied des parois qui supportent la crête. Celle-ci, depuis la Grande Moucherolle jusqu'au pas de l'Aiguille, est surveillée par une seule compagnie renforcée, la compagnie André. En montagne, et surtout par le mauvais temps, l'attaquant, s'il est de bonne trempe, a la meilleure part. Il choisit ses objectifs sur les hauts. Il les enlève par surprise et manœuvre ensuite du haut vers le bas.

Nos hommes, qui tiennent les pas principaux, vont voir l'ennemi, qui a escaladé 800 mètres d'éboulis et d'escarpements, surgir au-dessus d'eux souvent dans le brouillard. Ils vont se battre toute la journée. A 10 heures, ils auront perdu les pas des Chattons et de la Selle ; mais ils contre- attaqueront jusqu'à la nuit, au prix de fortes pertes. Ainsi l'adversaire ne peut-il pas encore déferler sur les immensités désertes qui, par la Grande Cabane, s'inclinent vers Saint-Agnan.

Jusqu'ici, sur les deux fronts nord et est, malgré la puissante supériorité ennemie, rien ne s'est encore produit qui bouleverse la vision qu'avait Hervieux de cette première bataille. Certes, il renonce à espérer les renforts si obstinément annoncés. Il sait bien désormais que les parachutages géants auront été pour Alger et pour Londres, leur seule façon d'honorer leurs engagements. Et pourtant, réduit à ses propres moyens, il ne désespère pas de disloquer l'avance ennemie devant sa ligne de défense principale qui s'étend de Valchevrière au pas de la Balme en s'appuyant sur de solides môles rocheux dans la forêt.

Cette défense, il en a confié la conduite à Goderville, ce Jean Prévost vers qui les chasseurs de ses deux compagnies regardent avec confiance et fierté. Son second est Chabal, sous-officier de valeur exceptionnelle, promu sous-lieutenant après les combats de juin à Saint-Nizier.

Mais, au moment où, au sud de Corrençon, et dans le bois Barbu, les maquisards tirent leurs premières rafales, Hervieux reçoit confirmation du coup fatal dont les rumeurs dans le ciel du côté de La Chapelle lui avaient donné la prémonition.

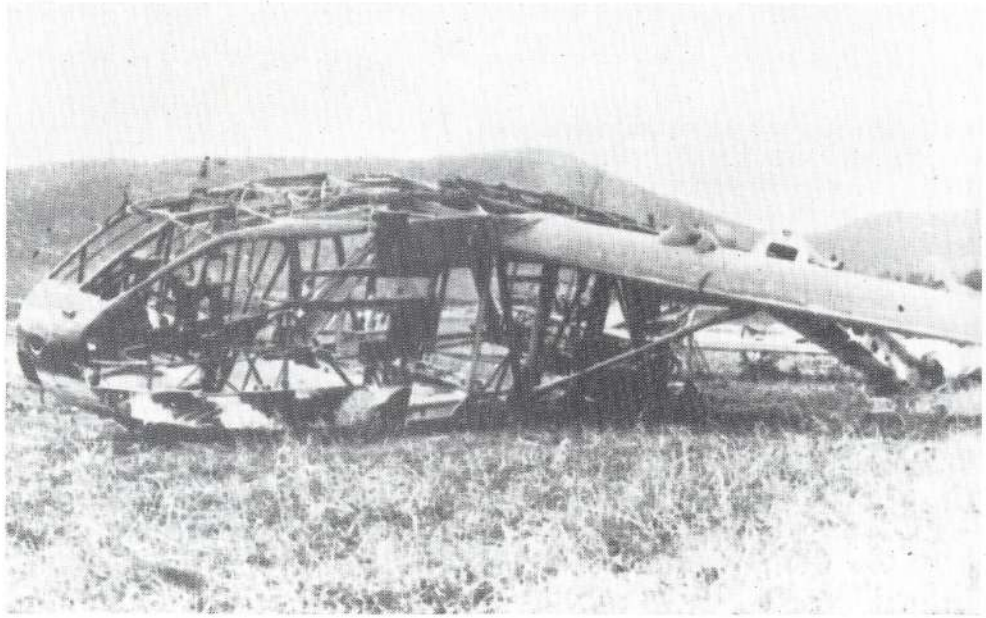
La foudre est tombée sur Vassieux ce matin à 7 h 30.

Les hommes du capitaine Paquebot achevaient d'aplanir le terrain prévu pour les Dakotas alliés, lorsqu'au ras de la crête boisée, apparaissent quatre Dornier 17, remorquant quatre planeurs qu'ils larguent aussitôt. Avant que la faible garnison française se ressaisisse, les deux premières vagues sont au sol, sections de choc du groupement S.S. aéroporté Schæfer, venu d'un seul coup d'aile de Strasbourg. L'une des machines s'écrase au sol sous les rafales de mitrailleuses du capitaine Haezebrouk, qui détruisent deux autres planeurs. Les Allemands se ruent dans le village et s'y retranchent. Dans leur fièvre sauvage, ils massacrent tout ce qu'ils rencontrent, vieillards, femmes et enfants.

A huit heures, Schæfer a rassemblé son groupement et, soutenu par l'aviation, entame la destruction des noyaux de résistance qui subsistent autour de la cuvette de Vassieux.

A la Mure, le peloton Philippe est anéanti. Jacques Descour, le fils du colonel Descour est tué sur sa mitrailleuse.

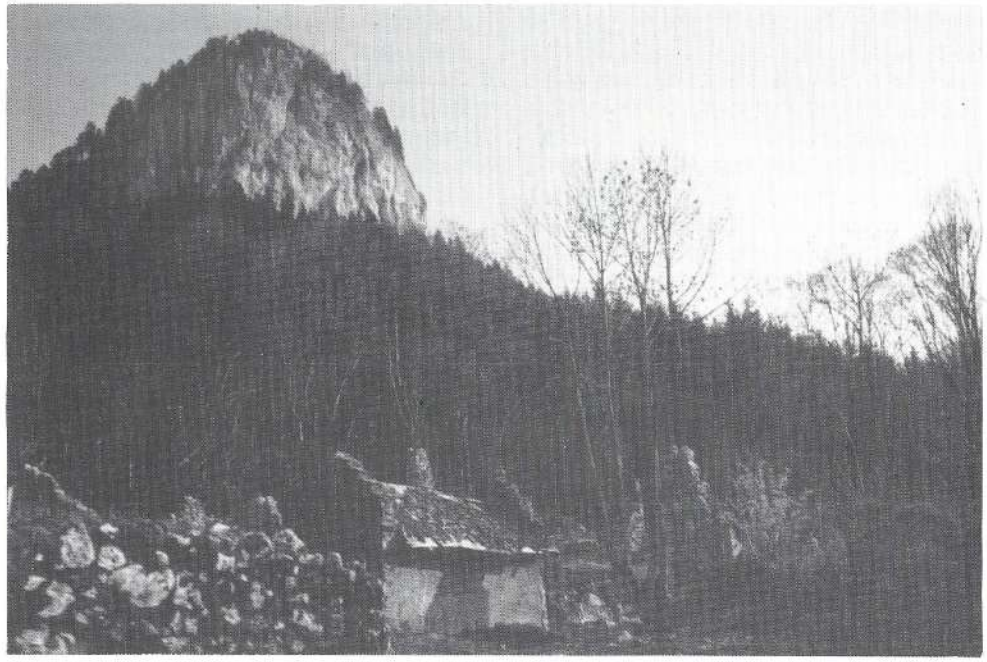
Hervieux, assailli sur les deux directions principales, hésite à dépenser sa réserve pour dégager Vassieux. Il s'y résout cependant, et donne l'ordre de contre-attaquer aux deux sous-groupements tactiques de Bechmann et de Geyer. Mais l'ennemi se renforce au fil des heures et s'enkyste dans de solides points d'appui offensifs. En fin d'après-midi, les deux tentatives ont échoué. Le commando américain qui



Carcasses de planeurs allemands à Vassieux (juillet 44)

s'était joint à l'opération se replie lui aussi. La nuit qui s'étend enfin sur le plateau, tombe sur des combattants harassés. Dans les ruines fumantes et alentour gisent indistinctement mêlés, les cadavres des soldats et des victimes innocentes.
A son P.C., Hervieux reçoit d'Alger le télégramme suivant : « Ne disposons d'aucun élément susceptible d'être engagé avant quinze jours. Seul, commando de trente hommes peut être largué sur Vercors nuit 22 au 23. » Ce commando ne sera parachuté que le 31 juillet, au sud de Die.
Dans la nuit, Hervieux convoque à Saint-Martin tous les chefs de secteurs opérationnels. Il y a là Faisceau, Chavant, Bousquet, le major Roger (Francis Cammaerts) ; le major Longe et l'abbé Vincent.
Devant le compte rendu sans masque de la situation, ces hommes s'affrontent sur la décision à prendre lorsque toutes les défenses seront rompues. Trois possibilités : l'évacuation du Vercors par rupture en masse et percées centrifuges ou la dispersion à l'intérieur du massif. Après un échange dramatique, c'est ce dernier choix qui est retenu.
A l'issue de ce conseil, en pleine nuit, Chavant rédige son fameux télégramme : « Villages du Vercors bombardés par l'aviation. Troupes ennemies parachutées sur Vassieux, demandons bombardement immédiat. Avions promis tenir trois semaines. Temps écoulé : six semaines. Si ne prenez pas dispositions immédiates tous seront d'accord pour dire qu'Alger n'a rien compris à la situation. Nous considérerons comme des criminels et des lâches. »
A l'aube du 22 juillet, à Vassieux, l'ordre est donné de reprendre la contre-attaque. Mais, devant le continuel renforcement du groupement S.S., son déclenchement est retardé. Il y a maintenant quarante-sept planeurs au sol ; et plusieurs Junkers se sont posés à la faveurs des éclaircies. La contre-attaque ne parvient pas à entamer la garde des S.S.
Sur le front est du plateau, la matinée du 22 a vu les sections de la compagnie André se lancer à la reconquête des pas de la Selle et des Chattons. Mais elles s'y usent vainement ; et les Allemands maîtrisent bientôt toute la crête.
Au soir, seul le pas de l'Aiguille résiste ; mais il est cerné de toutes parts. Les chasseurs allemands descendus par l'arête sud du Grand-Veymont sont parvenues derrière la position française. Les hommes du sous-lieutenant Paul Blanc, de Mens, sont réfugiés dans une petite caverne en contrebas ; et les Allemands les assiègent par les superstructures, à la grenade et à l'explosif. Ces braves garçons vont tenir toute la nuit, toute la journée du 23 et une nuit encore. Mais c'est sur l'axe principal Corrençon-Saint-Agnan que va se jouer l'acte décisif.
Sur ce front-là, la matinée du 22 s'écoule sans initiative allemande.
Une seule route permet de pénétrer avec des véhicules de combat au sud du massif forestier et de s'ouvrir le chemin des clairières du sud, véritable cœur de ce qui reste du Vercors. Chabal a installé le nœud de sa défense au belvédère de Valchevrière, haut lieu qui rassemble toute la splendeur de ce massif, un encorbellement dominant de 500 mètres l'abîme de la Bourne.
La compagnie Goderville s'appuie sur la ligne de hauteurs qui s'étage vers l'est jusqu'au pas de la Balme.
Au début de l'après-midi, l'infanterie allemande passe soudainement à l'offensive. Trois petits points d'appui sont enlevés. Chabal contre-attaque. Les Allemands se replient avec leurs blessés. C'est un succès inespéré qui semble faire hésiter le commandement adverse. Et la nuit passe dans un impressionnant silence.
L'attaque majeure va être lancée le 23 juillet avant le lever du jour. Les Gebirgsjäger [1], précédés par un rideau de tirs de mortiers avancent silencieusement vers le Belvédère. Tout à coup, ils se démasquent en hurlant et se jettent à l'assaut. Chabal tient bon. C'est alors le débordement par la forêt. Les gestes d'héroïsme de nos chasseurs se multiplient et mériteraient tous d'être racontés. Les Alle-

(1) Gebirgsjäger : chasseurs alpins allemands.

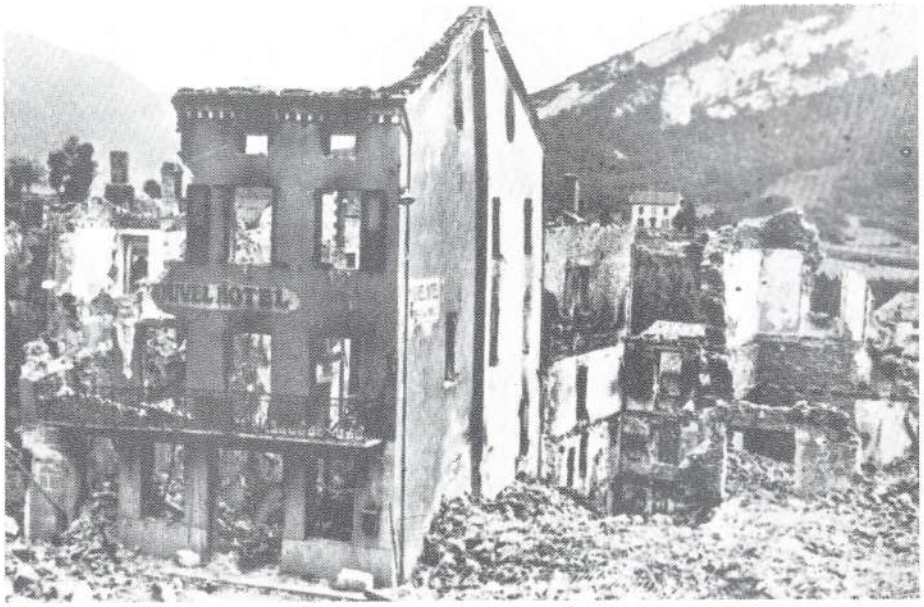


Ruines du village de Valchevrière (au-dessus, la masse rocheuse, au pied de laquelle se trouve le Belvédère, lieu de combat des chasseurs alpins).

mands reculent ; puis ils reprennent leur avance dès qu'ils découvrent une faille dans la défense. On entend leurs blessés appeler à l'aide. Mais une des sections parvient à surplomber le Belvédère. Goderville lance sa petite réserve au secours de Chabal, les Allemands se glissent à travers toutes les lacunes. Devant le caractère désespéré de la situation, Goderville donne l'ordre à Chabal de se replier vers Herbouilly. Chabal refuse. Il est complètement encerclé. Lui et les siens tiendront jusqu'à la mort ce dernier barrage contre le déferlement des forces du colonel Seeger.
Inspiré par la plus belle des traditions chasseurs, Chabal va mourir pavillon haut, abattu par deux rafales tirées à quelques mètres. En conséquence, le capitaine Goderville ordonne le repli. Plus au sud, les Allemands ne rencontrent plus d'obstacles au pas de la Sambue.
A 16 heures, c'est toute la ligne de défense qui s'effondre. Hervieux donne l'ordre de dispersion pour exécution immédiate. Ainsi le rideau tombe sur le dernier acte de la bataille.

*
* *

Le 23 au soir Hervieux n'a pas donné l'ordre de cessez-le-feu mais de dispersion. Celle-ci va se réaliser par sections, en profitant des profondeurs du massif forestier. Le ratissage du terrain par l'infanterie allemande reste superficiel ; et l'inconnue des futaies inextricables apparaît aux soldats ennemis comme une menace toujours présente.
Le plus grand nombre des rescapés va ainsi chercher avant tout à survivre dans ce massif où les points d'eau sont rares. Les connaissances topographiques des chefs permettront de résoudre ce problème vital pendant les quelques jours qui vont précéder l'évacuation du plateau par la Wehrmacht.
D'autres combattants vont tenter de s'échapper de la nasse. Mais les lisières sont cernées ; et, lorsqu'à bout de force, les évadés se croient hors de danger, ils sont fusillés à bout portant ou arrêtés et abattus.
Jean Prévost décide de me rejoindre en Oisans.
Il part avec quatre compagnons (le lieutenant Loysel, Jean Veyrat, André Jullien du Breuil, Fred Leizer) et choisit le chemin de Sassenage par les gorges d'Engins. C'est une folle imprudence. Au pont Charvet, veille un poste allemand embusqué dans la broussaille. Une série de rafales et Jean et ses quatre amis, tués sur le coup, disparaissent dans la paroi rocheuse. Une plaque discrète rappelle aux passants d'aujourd'hui le sacrifice de ces héros, Jean Prévost a donné à la France le rare exemple d'un homme de grande élite qui a refusé des tâches moins exposées pour choisir le combat les armes à la main.
La troupe allemande, elle, s'est répandue dans les villages. A Vassieux et dans ses hameaux, les S.S. et leurs supplétifs poursuivent leur abominable tuerie. Lorsque, dans quelques jours, une mission va pénétrer dans les ruines survolées par des nuages de corbeaux, elle sera submergée par une insoutenable odeur de mort. Elle découvrira cent cinquante cadavres, civils pour la plupart, vieillards, femmes et enfants défigurés par les monstres qui ont occupé le village.
Toutes les agglomérations du Vercors ont subi de cruelles représailles. Après Vassieux, c'est La Chapelle qui a payé le plus lourd tribut : le village incendié, seize jeunes hommes fusillés. Partout la marque noire et sanglante du passage des Allemands est imprégnée dans le sol et dans les pierres. Parmi les horreurs de ce passage, il en est une qui apparaît plus infâme encore.
Hervieux, dès le 21 juillet, avait prescrit d'évacuer les hôpitaux de Tourtre et de Saint-Martin. Un refuge paraît relativement sûr : la grotte de la Luire, à la base d'une haute muraille calcaire, non loin de Saint-Agnan, au débouché d'une des « rivières sans étoiles » célèbres chez les spéléologues.
On va y transporter trente-six blessés graves, dont quatre soldats allemands, deux femmes et un sous-lieutenant américain. Auprès d'eux, trois médecins, neuf infirmières et secouristes et un jésuite, le père Yves de Montcheuil.



Ruines de La Chapelle-en-Vercors en 1944

Le jeudi 27, à 16 h 30, l'infirmière qui veille à l'entrée de la grotte voit surgir l'homme de tête d'une patrouille qui pousse un hurlement « Terroristen ! ». Les blessés allemands interviennent. Ils sont jetés à terre. Les Allemands divisent les blessés en deux groupes : les onze grands blessés sur leurs brancards et ceux qui peuvent encore se traîner. Ceux-ci sont poussés à coups de crosse jusqu'à Rousset.
Peu après, les habitants de Saint-Agnan vont entendre une série de rafales. Tous les grands blessés ont été massacrés. Ceux de Rousset vont être abattus ou pendus. Les sept infirmières seront déportées. Les deux médecins et le père Montcheuil seront fusillés au polygone de Grenoble.
Ces martyrs seront les derniers des six cent trente-neuf soldats tombés au combat et des deux cent trois victimes civiles de la plus rare des barbaries.
Mais, allez-vous me dire, vous l'Isère, la Drôme, qu'avez-vous fait pour soulager le Vercors ?
Eh bien, la Drôme et l'Isère ont agi de toutes leurs forces, compte tenu de ce que celles-ci étaient exclusivement à base de groupes francs et d'unités de guérilla.
Mais l'entreprise de Pflaum était trop puissante pour être entravée par la seule guérilla.
A ces jours de misère succéderont des lendemains de fierté.
Au moment où la 157e I.D. de Pflaum a quitté le plateau pour s'enfoncer dans les vallées du Drac et de la Romanche (pour l'opération « Hochsomer »), les maquisards nomades des forêts du Vercors se regroupent. Lorsque, à l'heure du débarquement au sud, la Wehrmacht, harcelée par les groupes mobiles de Lanvin, évacuera précipitamment l'Oisans, plusieurs compagnies du 6e B.C.A. et deux escadrons du futur 11e Cuirassiers descendent prêter main forte à mes propres formations pour la libération de Romans et de Grenoble. Et elles participeront à la poursuite jusqu'aux portes de Lyon.

*
* *

Mon récit s'achève ici. Il n'a relaté qu'à grands traits simplifiés la chronique des événements.
Voici maintenant quelques réflexions :
- d'abord, peut-on parler d'une trahison du Vercors par Londres et par Alger ?

Essayons de raisonner froidement.
Le Commandement anglo-américain détient la totalité des grands moyens opérationnels. En plein effort pour transformer Overlord en victoire décisive, il prépare fébrilement Dragoon sur les côtes de Provence. Toutes les ressources disponibles sont consacrées à ces deux théâtres d'opérations sur le sol français et à aucun autre.
Dans cette perspective, le Vercors n'est pas apparu en juillet 1944 comme une carte d'importance stratégique majeure. Et, la réflexion qui s'impose à l'esprit, aujourd'hui comme hier est, dans le domaine opérationnel, aucun engagement irrévocable n'est raisonnablement exigible. Certes, cette vérité paraît cynique. Et elle a revêtu pour nos camarades le visage le plus cruel, à cause de tant d'espoirs et de promesses. Mais la guerre est faite d'une telle inhumanité !
La Résistance et la guérilla sont les seules formes d'action de guerre à la portée d'un peuple vaincu et occupé. En avançant dans l'Histoire, il se confirme que ce type de combat, surtout s'il se combine avec les opérations extérieures d'armées régulières, peut contribuer à l'effondrement de l'ennemi attaqué de face et rongé de l'intérieur. Le Vietnam et l'Afghanistan sont là pour nous en convaincre. Encore faut-il que le terrain s'y prête et que le peuple soutienne ses combattants de l'ombre.
En Savoie-Dauphiné de 1942 à 1944, le combat ne pouvait revêtir le même aspect qu'en Serbie ou en Bosnie Herzégovine, par exemple.
Schématiquement, deux formes de combat paraissaient praticables :
1. S'appuyer sur les zones fortes, telles que les grands massifs préalpins et, à partir de là, porter à l'ennemi des coups répondant aux urgences stratégiques de la bataille d'ensemble.
2. Entretenir un dispositif de forces dispersées, à base de commandos susceptibles, soit de se réunir pour de brèves interventions, soit de conduire des attaques ponctuelles à la demande.

Tandis que, dans l'Isère, seule une tactique de guérilla généralisée paraissait raisonnable (et c'est elle qui fut appliquée) le Vercors avait été choisi en vue d'une mission du premier type, en retenant la vocation du plateau à devenir un réceptacle de forces aéroportées.
Mais, quoique cette vocation ne fût aux yeux des promoteurs du « Plan Montagnards » qu'hypothétique et conjoncturelle, Londres et Alger l'avaient retenue.
Les échanges de télégrammes et la multitude d'encouragements sans équivoque avaient provoqué un glissement apparemment définitif vers l'hypothèse prioritaire d'une intervention extérieure.
Le caractère impératif des messages du 5 juin, accompagnant Overlord, entraîna ipso facto la mobilisation et la montée en masse des volontaires. Dès lors le mouvement était irréversible.

*
* *

Telle qu'elle s'est engagée et s'est développée, sur un tragique malentendu, cette bataille a-t-elle apporté à la libération une contribution à la mesure du sacrifice ?
On accuse les lourdes pertes qu'ont coûté ces combats. Certes, la mort de tant de jeunes hommes est un affreux malheur. Mais ici, et pour les unités combattantes, ces pertes ont été moindres en pourcentage que celles des forces françaises et alliées pour la percée vers Rome à travers la ligne Gustav. La manœuvre flexible d'Hervieux, tout en portant à l'ennemi des coups sévères a évité la grande hécatombe.
C'est sur les blessés, les prisonniers et la population civile qu'a porté l'atroce représaille, la troupe allemande, les

La stèle élevée auprès du village du Rousset en souvenir des patriotes blessés, extirpés de la grotte de la Luire et assassinés par les troupes nazies à cet endroit.

La chaîne du Veymont.

S.S. surtout et leurs supplétifs, ayant fait fi des lois de la guerre. Avec une telle troupe toute autre forme de combat eût sans doute entraîné de pareilles séquelles. L'Oisans n'y échappa peut-être qu'à la faveur de la débâcle allemande.

Et puis, prenons garde que certain raisonnement ne conduise à condamner le principe même de la Résistance. L'ennemi installé n'aura-t-il pas toujours, s'il méprise les droits de l'homme, la possibilité de faire payer au décuple la mort des siens ?

La France, en 1940, avait tenu les avant-postes sacrifiés de l'Europe. Occupée, humiliée, il fallait qu'elle reprenne les armes pour apporter au général de Gaulle le droit de réclamer pour notre pays sa place au côté des vainqueurs. Notre combat était un devoir.

Dans son rapport final d'opérations, Eisenhower évalue à 15 divisions l'apport de la Résistance à la bataille alliée en France. Si l'on tient le compte des forces allemandes qu'a retenues loin des fronts de Normandie, puis de Provence, l'entrée en jeu des maquis du Vercors et de l'Isère, la part qui leur revient occupe une place d'honneur.

Mais plus frappante encore apparaît la volte-face du général Patch, commandant la VIIe armée U.S. lorsque le général Zeller-Faisceau, échappé du plateau le 23 juillet, lui soumet un plan qui bouleverse ses prévisions.

Les Américains s'attendaient à se heurter à de durs obstacles pour remonter les vallées du Rhône et de la Durance. Faisceau, par contre, fort de ce qu'il avait observé du potentiel et de la combativité des forces de l'intérieur des Hautes et Basses-Alpes, ainsi que l'Isère, avait annoncé à Clark que, s'il allait hardiment de l'avant par le sillon alpin la défense allemande s'effondrerait.

Le plan américain programmait l'arrivée devant Grenoble à J + 90, soit trois mois après le débarquement. Convaincu par Faisceau et faisant confiance à nos maquisards, Patch lança la Task Force Butler, suivie de la 36e puis de la 5e DIUS en une chevauchée audacieuse vers Sisteron, Gap et Lus-la-Croix-Haute.

Eclairés, renseignés, couverts par les groupes mobiles du Dévoluy, du Trièves et par ceux du Vercors, le 143e R.C.T. du C. 1 Adams, le 142e par Gap et le 179e qui les suit parviennent devant Grenoble à J + 6, soit six jours après avoir pris pied sur le sol français.

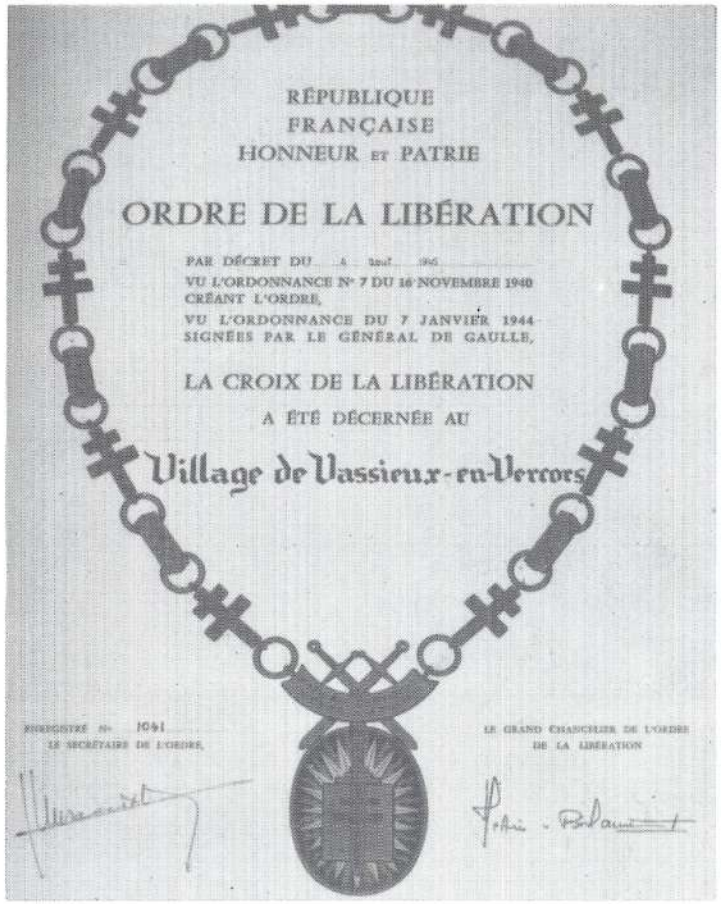
La capitale des Alpes françaises est libérée dans la nuit du 21 au 22 août. Lyon sera dès lors à la portée immédiate des colonnes alliées.

*
* *

Et puis, enfin, au-delà des seules données stratégiques, faut-il compter pour peu de choses, quand on parle du Vercors, le retentissement de ce sursaut patriotique jailli au cœur de l'occupation le plus sombre ?

Ne serait-ce que pour cette seule raison, le Vercors mérite à ses soldats l'hommage de notre admiration.

Cette provocation héroïque échappe aux logiques du temps de paix. J'ai voulu vous en éclairer le cheminement et vous en faire aimer les héros.


RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE
HONNEUR ET PATRIE

ORDRE DE LA LIBÉRATION

PAR DÉCRET DU
VU L'ORDONNANCE N° 7 DU 16 NOVEMBRE 1940
CRÉANT L'ORDRE,
VU L'ORDONNANCE DU 7 JANVIER 1944
SIGNÉES PAR LE GÉNÉRAL DE GAULLE,

LA CROIX DE LA LIBÉRATION
A ÉTÉ DÉCERNÉE AU

Village de Vassieux-en-Vercors

REGISTRÉ N° 1041
LE SECRÉTAIRE DE L'ORDRE,

LE GRAND CHANCELIER DE L'ORDRE
DE LA LIBÉRATION

Citation Vassieux.

Imprimerie Nouvelle, Valence - Dépôt légal 2e trimestre 1990 - Commission paritaire n° 446 D 73.
Supplément au n° 71 - juin 1990

FFI VERCORS